

Victor Kicauie



232622

AUX ENFANTS POLONAIS

Rant

« De ce que en ce monde de Dieu... où les hommes et les nations périssent, comme s'ils n'avaient pas de loi, où le jugement à porter sur une injustice est impitoyablement ajourné, oses-tu pourtant penser qu'il n'y ait pas de justice? Voilà ce que l'insensé a dit dans son cœur. Voilà ce que les Sages dans tous les temps furent sages de nier. » (CARLYLE.)

Biarritz, 18 Août 1910.

Petits Posnaniens, Petites Posnaniennes,

A la suite de ma réponse à l'enquête d'Henryk Sienkiewicz, il m'a été demandé de divers côtés si je ne voyais pas d'inconvénients à ce que ma lettre fût traduite en votre langue maternelle. Cette proposition m'a très vivement touché, parce qu'elle témoignait que j'avais su atteindre le cœur de mes lecteurs. Pourtant, si j'y ai acquiescé, c'est pour une raison beaucoup plus haute. Je trouve en effet que vos souffrances ont attiré sur votre pays l'attention du monde bien plus que les efforts de maints de vos compatriotes, d'âge et d'expérience, qui se sont dévoués en vain durant toute leur existence pour rompre cette conspiration du silence dont l'Europe entière entoure tout ce qui concerne la Pologne.

Pour mon compte personnel, je puis vous dire que, de tout temps, j'ai compâti aux souffrances des opprimés, mais qu'avant l'affaire de Wrzèsnia, je ne savais rien de votre pays. Il est même curieux d'ajouter que je pris connaissance de ce fait, désormais historique, en plein milieu de mes occupations professionnelles, en lisant dans une salle d'opérations un journal, alors que je prenais un repos de quelques minutes entre les soins donnés à deux malades. Je n'oublierai jamais, de toute ma vie, l'émotion poignante dont je fus étreint.

Pourtant, je savais dès cette époque que la pédagogie allemande est une pédagogie extrêmement brutale, la pédagogie officielle tout au moins, et ces mœurs n'étaient guère pour me surprendre.

Mais je comprends les enfants, je les aime profondément et je trouve odieux que, sous prétexte de les châtier, on les traite de façon inhumaine, en ajoutant encore à une peine physique une torture morale, surtout quand leur désobéissance relève de motifs aussi respectables que les vôtres. Durant les mois et les années qui suivirent, je m'intéressai à vous, mes chers enfants, et je cherchai avec grand soin dans les journaux les faits et les articles pouvant vous concerner. Je savais bien que votre résistance continuait de-ci de-là, par ilots isolés, et qu'on continuait de vous persécuter et de vous frapper.

Il y a un peu plus de trois ans, alors que je me reposais à Saint-Jean-de-Luz, petite ville basque, située non loin de Biarritz, là-bas sur le golfe de Gascogne, d'où je vous écris aujourd'hui, j'appris par les gazettes que le Gouvernement royal prussien avait prescrit de nouveau d'une façon très rigoureuse l'emploi exclusif de la langue allemande dans l'enseignement de la religion, et que votre résistance ainsi que votre martyre reprenaient de plus belle.

Alors, je résolus de vous témoigner d'une façon pratique et réelle l'intérêt que je vous portais et je conçus l'idée d'écrire une série de travaux (qui sont du reste, à l'heure actuelle, fort avancés) sur cette question si passionnante de la lutte pour la culture et pour la langue, sur cette question qui vous concerne à un si haut degré. Je me considérerai comme récompensé de mes peines si je puis, entre autres choses, faire connaître à tous la manière dont vous vous êtes comportés, de façon qu'il reste trace dans l'histoire de votre héroïsme et de votre fidélité à votre foi religieuse ainsi qu'à votre foi nationale. En outre, l'intérêt si grand que j'ai pris à ces recherches m'a amené à étudier, d'une façon beaucoup plus générale, les efforts auxquels les civilisations germanique et russe se livrent depuis tant d'années pour anéantir la civilisation polonaise, et l'énergique et inlassable résistance que cette dernière oppose à ses deux mortelles ennemies, qui sont toutes deux ses cadettes et dont l'une lui paraît manifestement inférieure.

*
**

Je connais parfaitement les souffrances morales et physiques que l'écolier Posnanien est tenu d'endurer. Dans les diverses études que précédemment j'ai consacrées à la grève scolaire, j'ai insisté

longuement sur les peines physiques qui vous sont infligées, mais ceci, je l'ai fait pour attirer sur votre cause l'attention des gens de cœur et pour que l'opinion publique désavoue ceux qui vous maltraitent. Pour mon compte, je ne vous plains pas trop d'avoir été battus et d'être encore battus. Le sentiment que j'ai à votre égard, ce n'est pas de la compassion, ce serait vous faire une grosse injure, mais c'est en quelque sorte l'affectueuse et sincère admiration d'un grand frère. Je suis ému avant tout par vos souffrances morales. Certes, il doit être horrible pour un enfant de ne pouvoir prier en sa langue maternelle, de ne pouvoir exprimer en les termes dont il est habitué à se servir les sentiments si spontanés qui sont le propre et le charme de votre âge et qui perdent tant à être traduits. Je me doute de la tristesse que vous devez éprouver quand vous voyez passer sous silence, ou quand vous entendez exposer dans un sens qui n'est pas le vrai, ou bafouer et ridiculiser par vos maîtres toutes ces choses qui sont si chères à vos pauvres cœurs.

Je sais bien que vous ne vous rendez à l'école et au gymnase que les lèvres serrées, le front plissé, la défiance dans le cœur et mal disposés à l'égard du maître que vous considérez comme l'ennemi de votre race et le contempteur de vos traditions.

Dans quel état d'âme peuvent se trouver des enfants ainsi tiraillés entre l'école et la maison ? Que penser de ces méthodes pédagogiques dont l'unique but est de vous initier aux finesses de la langue de Goethe à coups de trique et qui vous obligent à apprendre les diverses matières du programme en une langue que vous ne comprenez que bien difficilement, ce qui fait que les sept ou huit années que vous passez à l'école sont en réalité complètement perdues. Et, si à l'école il vous arrive encore de jouer avec de petits Allemands, au gymnase et à l'université vous constituez deux camps irréconciliables qui, ou bien s'ignorent, ou bien n'ont que de mauvais rapports. C'est ainsi que vos maîtres, pédagogues à rebours, rempissent vos jeunes cœurs d'anxiété et de haine.

Aussi, petits Posnaniens mes frères, que de fois j'ai pensé à ces jours que vous passez, pleins de préoccupation et d'ennui, à l'angoisse et à l'amertume qui remplissent vos insomnies, à vos muets serremments de cœur, à vos soifs inassouvies de joie, de justice et de liberté et au chagrin que vous éprouvez en vous sentant froissés dans les plus intimes replis de votre cœur et de votre conscience. Vos maîtres, qui, en fait de pédagogues, ne sont que des bureau-

erates et qui, tirant tout leur savoir de sources purement livresques (savoir inintelligent, s'il en fut jamais), ne se doutent pas un instant des trésors de noblesse et de générosité que renferme un cœur de quinze ans, au lieu de remplir à votre égard le rôle bienfaisant d'une douce providence, ne sont que les destructeurs de votre enfance.

C'est le fils de Bartek qui revient de l'école de Pognebin en pleurant. A sa mère qui le questionne sur la cause de ses larmes, il répond : « Rien, mais Boege, l'instituteur, m'a appelé sale Polonais et il m'a giflé. Il a dit que maintenant que les Allemands avaient battu les Français, ils nous écraseraient parce qu'ils étaient les plus forts. Moi, je ne lui ai rien répondu. Seulement, il m'a demandé quel était le plus grand personnage de la terre. Je lui ai répondu que c'était le Saint-Père ; alors il me gifla. Je me suis mis à crier et il m'appela sale Polonais... et il m'en a dit, et il m'en a dit. »

C'est le petit Michel. « Il n'y a aucun doute que, dans les écoles allemandes, les enfants Polonais entendent bien des choses qui blessent leur cœur et leurs sentiments.

« Sur beaucoup d'enfants, de tels propos glissent sans laisser trop de traces, si ce n'est une mauvaise impression sur leurs professeurs allemands et sur les Allemands en général. Mais Michel, d'une sensibilité extrême, ressentait plus vivement ces froissements et n'en disait mot à personne. Deux voix contraires se faisaient entendre en lui et l'entraînaient vers les deux côtés opposés.

« Il n'hésita pas. Ses sentiments l'emportèrent là où il était attaché et où son cœur battait. Cependant, en classe, il fallait obéir et répéter des choses blessantes pour son pays. Il était butté du matin au soir et cette contrainte le minait ». Le petit Michel mourut.

D'autre part, il m'a été permis de lire les confidences d'un certain nombre d'entre vous, qui m'ont bien montré que le fils de Bartek et le petit Michel, quoique figures symboliques empruntées à des œuvres littéraires que vous connaissez tous, reflétaient très exactement les sentiments des nobles enfants que vous êtes.

C'est ainsi que je me ferais reproche de ne point vous raconter le fait suivant. Un matin, dans un village de Posnanie, on vint annoncer au principal propriétaire de l'endroit que les maîtres à l'école battaient outrageusement les enfants et que les parents, ameutés par les cris de leurs petits, étaient rassemblés devant les bâtiments scolaires et sur le point de se livrer à des actes de violence. Le propriétaire, désireux qu'il ne se produisît pas de scènes de

désordre, qui risquaient de valoir à leurs auteurs des mois et des mois de prison, se rendit alors à l'école et renvoya alors les paysans soit chez eux, soit à leurs travaux. Il pénétra dans le bâtiment où régnait une confusion extraordinaire. Dix des plus grands garçons étaient acculés dans un coin par un maître qui brandissait une grosse canne et qui les empêchait d'avancer. Pendant ce temps, deux maîtres empoignaient les petits et les battaient à tour de rôle. Une petite fille était tirée par les cheveux. Des enfants, en se sauvant devant les maîtres qui voulaient les attraper, se cognaient entre les tables, les bancs et contre les murs. Le propriétaire, que l'instituteur écoutait assez volontiers, vu qu'il lui était redevable de maints services, fit cesser cette scène et évita aux grands garçons le châtimeut qui les attendait. Mais il avait compté sans l'inspecteur, qui arriva dans l'après-midi. Les grands élèves furent saisis un à un, conduits dans une salle vide et brutalement exécutés. L'un d'eux, le fils du jardinier du propriétaire, un garçon de quinze ans, fut, malgré une résistance désespérée, traité d'une façon sauvage. Il revint en classe avec une manche de son veston déchirée et la plupart de ses boutons arrachés. Il rentra chez lui avec grand-peine, il se traînait difficilement.

Le soir, apercevant de la lumière dans une grange, le propriétaire, redoutant un incendie possible, se dirigea de ce côté pour se rendre compte de ce qui se passait. Arrivé près du bâtiment, il entendit des voix enfantines : c'était des enfants de l'école qui récitaient des sortes de litanies sur l'histoire de la Pologne. Le petit jardinier, tellement battu dans la journée, meurtri au point de ne pouvoir s'asseoir, appuyé contre un mur, tenait le livre entre ses mains, posait les questions et dirigeait les chants. Extrêmement ému, le propriétaire n'osa pas interrompre les enfants : il les écouta durant quelques minutes et se retira en pleurant.

Le lendemain, le petit jardinier avait de la fièvre, il ne put aller à l'école. Il portait les marques de plus de 40 coups de verges. Le propriétaire le serra dans ses bras et lui fit des présents, et peu après il offrit aux enfants, au cours d'une fête, de fort beaux cadeaux.

Il est évident que de tels enfants, il ne faut pas les plaindre. Ce qu'il convient de faire, c'est de vous admirer.

*
**

Peuple sans drapeau et sans frontières, démembré par les trois plus grands brigands dont l'histoire ait jamais enregistré les noms,

ainsi que le dit jadis *Le Temps*, dans son éditorial du 6 janvier 1902, il ne vous reste que votre langue, votre culture, vos souvenirs, vos traditions. Or, voilà qu'on veut vous ravir toutes ces choses, ainsi que le prouvent préremptoirement toute une série de faits.

Ce sont les Hakatistes qui proposent de vous enlever tous, tant que vous êtes, à vos parents pour vous confier à des familles allemandes. Ce sont eux qui, se servant des bienfaits de l'instruction comme d'un moyen de pression, demandent qu'on supprime pour vous l'obligation scolaire, qui vous empêchent de passer de l'école au gymnase, qui vous chassent du lycée quelques semaines avant l'époque de l'examen de maturité, qui mettent toute une série d'entraves à votre admission dans les écoles supérieures, notamment à l'École polytechnique.

C'est M. Wagner qui, dans une brochure, imputait comme un crime à la Société de Marcinkowski d'avoir aidé des centaines de jeunes gens Polonais à acquérir des diplômes d'ingénieur, de médecin, d'avocat ! Ce sont les recteurs Hakatistes qui font venir vos grands frères dans leurs bureaux qui essaient sur eux de moyens d'intimidation. Ce sont les Hakatistes qui réclament la suppression des journaux polonais. Ce sont encore les Hakatistes qui condamnent à l'amende ou à la prison les dames coupables de donner des leçons aux enfants pauvres. Ce sont eux qui remplissent les écoles normales d'instituteurs de Posen de jeunes Allemands venus de l'Ouest. Ce sont eux qui ont supprimé l'emploi de la langue polonaise dans les réunions publiques. Ce sont eux aussi qui ont supprimé les bureaux de traduction d'adresses et qui ne distribuent pas les paquets et les lettres dont les suscriptions sont rédigées en polonais. Ce sont eux qui poursuivent devant les tribunaux les collégiens qui se constituent en association pour étudier la langue, l'histoire et la littérature de leur pays. C'est ce fonctionnaire qui, le 25 février 1807, et de nouveau le 7 mars de la même année, soumettait à l'approbation du roi de Prusse un projet de loi interdisant le mariage à tout sujet ou « juif » (sic) qui ne pourrait prouver en subissant un examen *ad hoc* ou en présentant un certificat qu'il comprit l'allemand. Ce sont eux enfin qui vous interdisent de prier en polonais, comme si le fait de vous laisser dire votre prière en votre langue et de vous accorder quatre heures d'enseignement en polonais sur les trente-deux heures de classe du programme hebdomadaire était capable de ruiner la sécurité de l'Empire allemand. C'est le pasteur Letzius, ministre de l'Évangile, qui a écrit « que

l'injustice morale vis-à-vis des Polonais était à sa place, que même la barbarie à leur égard était moralement justifiée et qu'il fallait les considérer comme des Ilotes restreints à la jouissance de trois privilèges : payer l'impôt, servir dans l'armée et fermer la gueule. »

C'est le Professeur Keibel qui, à Fribourg, le 8 janvier 1904, à la suite d'une conférence du pangermaniste Langhaus sur les dangers que le polonisme faisait courir à la Prusse, adjurait les Allemands de faire abstraction durant quelques années de tout principe d'éthique à l'égard des Polonais, et cela dans l'intérêt de ces derniers, dont ainsi la première génération deviendrait allemande — dès lors parfaitement heureuse — tandis que si les Allemands s'embarassaient de principes de justice et de morale, cela les obligerait à persécuter plusieurs générations de Polonais.

Tout ceci démontre qu'on veut supprimer votre langue, qu'on veut l'arracher des vocables connus, de façon que, dans le siècle à venir, on ignore que jadis il y eut une Pologne et des Polonais. On veut supprimer votre langue, c'est-à-dire votre patrie spirituelle, ce qui survit à la patrie terrestre. Ne voyons-nous pas la Bible être depuis vingt siècles la vraie patrie des Juifs ? N'aurons-nous pas vu la langue d'Homère et d'Hésiode tenir de patrie aux Grecs opprimés ? La langue, comme l'a dit un de nos écrivains, n'est-elle pas une religion qui ne connaît pas plus les frontières que la mort ?

Alors, comme suprême défense, comme dernière ressource contre cet affront et cet outrage, surgissent de toutes parts, non des soldats, non des diplomates, non des juristes, mais vous, petits garçons et petites filles, vous, écoliers et gymnastes qui ne connaissez pas les horreurs sanglantes du passé et qui ne vous rendez pas compte des misères qui peuvent vous atteindre.

Il est incontestable que vous avez désobéi à l'ordre scolaire, mais vos éducateurs pourraient se souvenir de cette phrase de Goethe, qui dit que, dans chaque défaut de l'enfant, il y a le noyau d'une qualité et le germe incomplet, mais intact d'une bonne action, et méditer cette pensée de Carlyle, qui écrivait que le signe distinctif d'un noble génie est la fougue, la violence des sentiments, des idées et des passions sur laquelle s'exerce une volonté frénatrice toute-puissante.

D'autre part, il est possible que votre résistance ait été impolitique, mais il n'en est pas moins vrai, pour reprendre une pensée déjà exprimée, que nous devons nous incliner avec respect et très bas devant vos mères et devant vous, mes enfants, qui, sous la « schla-

gue » du « schulmeister » et le sabre du gendarme, vous redressez et affirmez votre volonté de maintenir intact le dépôt de vos traditions.

Non seulement vous avez défendu votre idéal, mais vous avez défendu en quelque sorte l'idéal humain, et vous avez donné une leçon au monde. Ceci, chers et nobles enfants, il faut qu'on vous le dise et il faut que vous l'écoutez. Une race qui compte des rejetons tels que vous n'est pas près de disparaître.

★
★★

Du reste, mes enfants, une chose doit vous consoler et vous soutenir, à savoir que les langues qui ne veulent pas mourir ne meurent pas. Et il ne s'agit pas là d'une idée émise au titre de concept philosophique, mais d'un fait qui découle de l'expérience de l'histoire. C'est ainsi qu'en Alsace, malgré toutes les mesures prises non pas pour germaniser, mais pour prussianiser, ce qui est tout différent, à l'heure actuelle, la culture française, ainsi qu'il résulte d'enquêtes récentes, est plus vivace que jamais.

Pendant de longues années, dans le Royaume, après 1863, la langue polonaise fut exclue de partout, dans l'administration, devant les tribunaux, dans les chemins de fer appartenant à des compagnies privées et même dans les sociétés de crédit.

Les mesures de russification visèrent même les chevaux : on défendit de les atteler à la polonaise. On déporta non seulement les individus, mais également les livres et les collections scientifiques. Ainsi que le dit M. Dmowski, un étranger traversant la Pologne, n'entendait dans le train que la langue russe ; toutes les langues étaient permises dans le Royaume, sauf le polonais. On envoya dans les écoles et les gymnases des instituteurs et des professeurs russificateurs « dont la sévérité et le caprice, suivant les expressions de M. Dmowski, allèrent jusqu'à une cruauté, à l'égard des enfants, qui revêtaient un caractère vraiment pathologique et tenait presque du sadisme ». On força les enfants des classes riches et aisées de venir suivre à l'école les cours de langue russe et on leur infligeait des châtimens sévères.

Lors des mesures prises contre les Uniates, on séparait les pères et les mères, les déportant chacun de leur côté, tandis qu'on confiait les enfants à des maisons de correction.

Ceci nous rappelle des faits qui se déroulèrent en 1824, quand le pusillanime Alexandre, dont la crainte des sociétés secrètes tenait de la démence, désigna le sénateur russe Nowosiltzoff en place du

prince Adam Czartoryski, comme curateur de l'Université de Wilna, où se pressait une jeunesse calme, pure et studieuse. L'ignoble Nowosiltzoff, au témoignage de Lelewel, témoignage confirmé depuis par des travaux du Professeur Askenazy, « dénué de tout sentiment moral et s'abandonnant aux vices les plus honteux, saisit avec empressement cette occasion de réparer les brèches que sa vie déréglée avait faites à sa fortune ». Il fit tomber l'Université dans la fange, dans une fange dont elle ne sortit jamais, et envoya en Sibérie, aux mines de l'Oural, dans des casemates et dans des régiments, l'élite des étudiants et des collégiens, dont le seul crime était de méditer sur les malheurs de leur pays et de cultiver leur langue. D'autre part, de 1832 à 1838, un nombre considérable d'enfants polonais, 10.000 environ, fils de nobles, fils de paysans, furent enlevés en masse à leurs familles par ukases impériaux.

« Depuis le règne d'Hérode, dit à la Chambre des Communes, le 9 juillet 1833, sir Cutlard Fergusson, de pareilles scènes d'horreur ne sont pas venues souiller le monde. »

Qui contemplant d'un œil sec le désespoir des pères et des mères dont les enfants chéris sont enlevés soit pour mener au loin une existence affreuse, ou pour mourir d'une façon prématurée à la fleur de l'âge ? Ce sont les bourreaux des femmes et des enfants. Ce sont les bourreaux des êtres sans défense.

Qui regardent sans pitié ces adolescents qui, dans une suprême minute d'agonie morale, se tordent les bras, en se voyant voués à une vie de paria et en assistant, impuissants, à l'écroulement des rêves de leur pure et noble jeunesse ? Ce sont les bourreaux des femmes et des enfants. Ce sont les bourreaux des êtres sans défense.

Quels sont ces fiers guerriers, ces nobles paladins, jaloux des lauriers d'Hérode, qui, ne pouvant vaincre en face leurs adversaires, estiment froidement qu'ils arriveront mieux à leur but et d'une façon moins dangereuse pour leur sécurité en faisant périr les rejetons de la race ? Ce sont les bourreaux des femmes et des enfants. Ce sont les bourreaux des êtres sans défense.

Qui méritent d'être cloués au pilori, qui ont leur place désignée parmi les assassins dont les nations se détournent avec dégoût, quels sont ceux dont les noms seuls donnent des nausées, quels sont ceux qu'il faudrait, pour l'honneur de l'histoire, pouvoir ensevelir dans un éternel oubli ? Ce sont les maudits des peuples et l'opprobre de la terre. Ce sont les bourreaux des femmes et des enfants. Ce sont les bourreaux des êtres sans défense.

Or, petits Polonais, *ces persécutions dignes de Néron et de Caligula*, ces mesures draconiennes qui sont toujours en vigueur, attendu qu'il n'y a pas de jour qu'on ne nous apprenne qu'on ait fermé des écoles ou des établissements d'instruction secondaire, n'ont nullement étouffé votre langue et votre culture, qui se maintiennent toujours dans la littérature, les arts et les sciences au niveau le plus élevé.

*
**

Dans une certaine mesure, les peines que vous avez dû subir ont été salutaires dans leurs résultats. D'abord, elles vous ont montré ce que vaut la civilisation prussienne : cette culture s'est imprimée sur vos dos et sur vos reins à coups de joncs et de verges d'une façon dont vous vous souviendrez, attendu que les peines et les injustices subies au cours de la jeunesse se gravent dans la mémoire d'une façon indélébile. Il est bien certain que ces souffrances morales et physiques n'ont fait que vous ancrer davantage dans vos sentiments patriotiques, que de votre vie vous n'oublierez jamais ces scènes scolaires et que vous les raconterez plus tard à vos enfants.

En outre, ces persécutions ont attiré sur vous l'attention du monde civilisé tout entier, et vos pleurs et vos sanglots ont dépassé de beaucoup les limites des calmes villages polonais. C'est ainsi que l'affaire de Września eut un retentissement universel et que l'appel que nos mères adressèrent à toutes les femmes du monde, — se mêlant des affaires publiques et rééditant ainsi à cinq siècles de distance le geste que fit la reine Hedwige quand, un an avant le Grunwald, elle cita devant le tribunal de Dieu Ulrich de Jungingen, grand maître de l'Ordre Teutonique, de cet Ordre célèbre dans l'histoire par ses félonies, ses crimes et ses débauches, — se trouva couvert en quelques mois de cent trente mille signatures, dont cent dix mille recueillies en Italie grâce à l'inlassable dévouement de Marya Konopnicka, et non compris les cinq millions d'adhérents de la ligue de la princesse Wiszniewska.

Vous n'ignorez pas sans doute que des incidents tumultueux se passèrent à Léopol, à Varsovie et à Moscou, qu'à St-Pétersbourg on cassa les vitres de l'ambassade d'Allemagne, que les autorités russes permirent d'immatriculer sans difficulté les étudiants Polonais qui fuyaient en foule les universités allemandes, qu'on boycotta les produits allemands, qu'un discours du prince Georges Czartoryski à la Diète de Galicie provoqua des représentations diplomatiques, éconduites du reste, du prince Philippe d'Eulembourg au comte

Goluchowski, qu'on parla de vous dans tous les journaux du monde et que des meetings eurent lieu jusqu'en Amérique.

Vous avez même inspiré des artistes.

Enfants de la Pologne, j'ai toujours présent devant les yeux ce tableau de Plauzen qui figura à Paris au Salon, et qu'Henryk Sienkiewicz acheta pour le musée de Rapperswil, — ce tableau où l'on voit de petits enfants apporter des fleurs à la Pologne crucifiée, dévorée par trois aigles, tandis que des carcasses de squelettes gisent au pied de la croix, — ce tableau pour lequel Séverine écrivit la belle phrase qui suit : « Fille de Prométhée, filleule de Jésus, dévorée par trois aigles, elle tressaille encore recevant l'hommage de ses enfants martyrs, et, du haut de la cime douloureuse, regardant le monde, elle croit à l'avenir et espère des temps meilleurs. »

Ce sont les six tableaux de Jan Styka représentant l'un de vous, uniquement vêtu de son scapulaire et regardant calmement une sorte de dragon, — vos parents en justice, — vos parents en prison, — le Christ en train de vous enseigner le catéchisme, — une scène de fustigation scolaire, — et enfin Goliath... C'est le groupe de Kozłowski, dédié à vos amis de Wrzèsnia, représentant un enfant nu, étendu à terre et repoussant de la main une pieuvre, — et que le jury du Salon eut la lâcheté de refuser.

Des poètes, notamment M^{me} Marya Konopnicka, ont écrit des vers à votre sujet. Des auteurs scandinaves vous ont dédié des strophes. Vos souffrances ont même été mises au théâtre, à tel point qu'il y a quelques années, la police interdit à Cracovie, de crainte de manifestations, la représentation d'un « *Bethléem polonais* » de Rydel.

Enfin, c'est de l'affaire de Wrzèsnia que datent les premiers remous de ce grand mouvement qui secoue actuellement toutes les fractions intelligentes du monde slave, et dont la progression fut accentuée par le vote de la loi d'expropriation.

Vous avez souffert pour la bonne cause, petits Polonais, et c'est pourquoi je suis d'avis qu'il convient mieux de dire « la passion des petits Polonais » que « le martyre des petits Polonais ».

*
**

L'histoire de tous les siècles et de toutes les nations de la terre nous enseigne, — et il s'agit là d'une vérité d'ordre absolument générale, — que la violence et la fourberie en politique amènent forcément un abaissement général des mœurs, et ceci tout simplement parce que les chefs, par leur contact et les ordres qu'ils donnent,

démoralisent leurs subordonnés. C'est pourquoi on voit des savants se mettre au service de l'Etat et falsifier outrageusement l'histoire, la géographie et la linguistique. C'est ainsi qu'on forme des individus qui ne sont mus que par l'intérêt, la crainte, la vanité ; qui ne possèdent ni le feu créateur, ni l'enthousiasme qui produit le sublime ; qui, dans le domaine des arts, ne sont que des copistes ; qui ne peuvent atteindre aux saintes solitudes du génie et qui travaillent non pour l'intérêt commun, mais pour obtenir une récompense. C'est ainsi qu'on forme des policiers qui, par manque de conscience, s'associent à des malfaiteurs ; des magistrats dont la vénalité va jusqu'au chantage et l'arbitraire jusqu'à la violence ; des fonctionnaires, qui, juste retour des choses d'ici-bas, apportent à leurs chefs de faux rapports que ces derniers produisent dans les Parlements, — heureux encore quand leur couardise ne va pas jusqu'à la trahison caractérisée. C'est ainsi que, dans une certaine mesure, les gouvernants sont responsables des infâmes et honteuses débauches dans lesquelles se perdent parfois certains de leurs sujets.

*
**

Le député italien Scarfoglio qui, du temps de Crispi, fut un très ardent partisan de la Triplice, ne venait-il pas à l'appui de la thèse que nous émettons, quand il disait en décembre 1908, parlant de l'Allemagne : «Après Iéna, l'Allemagne chercha aux sources de l'art et de la spéculation pure l'aliment de sa renaissance. Elle créa le romantisme et resurgit au milieu du monde par le génie de Kant, de Goëthe, de Beethoven et de Wagner. Après Sedan, elle a mis la main au marteau et à la navette. Elle a été possédée du démon de la richesse et elle a disséminé sur la face du globe les hordes de ses commis voyageurs à l'assaut des biens de la race humaine.

« La défaite avait provoqué une crise d'idéalisme ; la victoire a fait éclater une explosion de matérialisme

« Entre la chute du premier et du second Napoléon, il y eut une civilisation allemande qui l'emporta sur toutes les autres, et sur laquelle toutes les autres durent se modeler. Et ce fut cette civilisation cultivée qui aplanit les chemins de la victoire. Aujourd'hui il n'y a plus qu'une industrie et qu'un commerce allemand, une effroyable production de pacotille qui inonde la surface du globe sous un déluge de carton pâte et de celluloïde. Depuis 40 ans, ajoutait le député italien d'une façon du reste excessive, l'Allemagne n'a participé ni par une parole, ni par un geste au patrimoine idéal de l'humanité. »

Cette péroraison du député italien est du reste quelque peu forcée et injuste, mais cependant il n'en est pas moins vrai que le matérialisme représente un puissant facteur de décadence.

*
**

Or, tandis que, chez les peuples qui vous entourent, la plupart des individus ne pensent bien souvent qu'à leurs fourberies, qu'au lucre et au plaisir, vous n'êtes préoccupés que de votre passé et que de votre avenir. Vous souffrez et vous voulez, pour répéter une expression de Montalembert, dont je citerai plus loin un long passage. Aussi, par votre culture morale, émergez-vous au-dessus des nations environnantes.

Ceci, vous le devez à vos malheurs : « J'ai dans ma longue existence, écrivait Adam Czartoryski en 1861, acquis la conviction que, toutes les fois que la main de Dieu s'est appesantie sur nous, ce n'était pas pour nous perdre, mais pour nous rendre meilleurs. » A cette pensée du prince Czartoryski, je me permettrai d'ajouter la suivante : « Sans la noble douleur, où descendrions-nous. »

La Boétie, en écrivant quelques pages sur la servitude volontaire, a rendu son nom à jamais immortel. C'est qu'il existe un mal pire que d'être forcé de courber sous le joug de l'étranger : ce mal c'est l'abdication volontaire de la liberté, de la vérité et de l'honneur ; or, ce mal, qui constitue la pire des hontes, n'a jamais souillé votre passé.

Il est tellement vrai que vous apparaissez comme une sorte de phare au milieu des peuples, que Montalembert a pu dire, s'adressant à la Pologne : « Salut, Niobé des nations ! Salut et espoir comme au type immortel du droit, de l'innocence, de l'infortune, mais aussi de la force, de la vraie force, de la force morale, la seule qui mérite d'être servie et admirée ici-bas ! » — « De toutes les tristesses inséparables d'une carrière publique, écrivait encore Montalembert, la plus sombre est peut-être celle qu'on subit en jetant un regard derrière soi à la vue de tant d'espérances trompées, d'illusions perdues, d'efforts impuissants, d'entreprises avortées, de sacrifices inutiles. Mais si, du sein de ce naufrage qui s'appelle la politique, et parmi les épaves funèbres qui parsèment l'océan de nos souvenirs, on découvre un point à la fois solide et lumineux, un rocher d'où brille, comme un phare, la flamme inextinguible d'une grande cause justement défendue, d'une grande infortune noblement supportée, alors l'âme se rassérène se relève, et se tourne vers

Dieu avec une reconnaissance qui n'exclut pas la mélancolie, mais qui préserve d'un trop lâche abattement. Cette tristesse dont je parle, qui donc, dans l'Europe actuelle, pourrait ne pas la ressentir si ce n'est les flibustiers et les fripons? Mais, qu'il faut chercher loin et longtemps pour trouver la consolation qui la rend supportable !

« Je viens de la rencontrer, je l'ai goûtée dans toute son intensité, en foulant pour la première fois cette terre polonaise qui depuis trente ans attirait mes regards et fascinait mon âme par le double prestige de la justice et du malheur. »

*
**

Dans aucun temps, les persécutions n'ont fortifié les vainqueurs ou fait disparaître les vaincus; elles n'ont jamais été que l'occasion de crimes et n'ont jamais fait qu'accroître le nombre, suffisamment grand pourtant, des souffrances humaines.

Si l'on pouvait entasser les uns sur les autres les cadavres de vos pères qui furent tués, massacrés, assassinés, à quelle hauteur s'élèverait cette montagne sanglante, prix de l'œuvre infernale du partage, de l'œuvre de Satan?

Si l'on pouvait entasser tout l'or qui vous a été volé, jusqu'où s'élèverait cette pyramide, gage de la moralité de vos oppresseurs?

Si tous ceux de vos ancêtres qui ont souffert pouvaient sortir de leurs sépulcres et clamer en même temps leur martyre et leurs espoirs déçus, quel hurlement horrible n'emplirait pas les cieux!

*
**

Mes amis, enfants et jeunes gens du Grand Duché et du Royaume, vous devez vous attacher à conserver pure et intacte cette force morale, ce legs inestimable, ce précieux trésor que vous ont laissé les générations martyres qui vous ont précédés. « Ne descends pas, ô ma nation ! de cette hauteur sur laquelle les peuples et les puissants sont forcés de te respecter », s'écria Adam Czartoryski la dernière fois qu'il parla devant ses compagnons d'exil, le 3 mai 1861.

« O ma patrie, s'écriait Krasinski, sois la patience qui enseigne comment on élève l'édifice pierre à pierre ; sois l'inflexible volonté et l'humble recueillement qui prépare la victoire future ; sois le calme dans la tempête ; sois l'harmonie au milieu des cris de discorde ; sois l'éternelle beauté au milieu des laideurs ; sois pour les lâches et les Phariséens le silence accablant qui méprise ; sois pour les faibles la force qui relève les courageux ; sois l'espérance de ceux qui ont perdu l'espérance. »

« Oh ! Italie esclave, s'écriait le Dante, séjour de douleur, navire sans pilote dans la tourmente, non plus reine des provinces, mais maison prostituée ! » Et, les mains jointes, il murmurait : « Pardonne mon cri d'angoisse, ô Dieu qui fus crucifié pour nous ! Ton regard équitable s'est-il détourné de nos rives, ou bien prépares-tu dans l'abîme de ta pensée quelque travail inaccessible à notre débile prévoyance ? »

Aussi, mes amis, ne faites rien qui nous enlève la sympathie des gens de cœur. « Cette sympathie est souvent et longtemps impuissante, ainsi que l'a dit Montalembert, que je ne me lasserai pas de citer, mais toute cause à laquelle elle manque est destinée à périr dans l'ignominie. »

Vous ne pouvez pour le moment résister à la force matérielle qui vous opprime brutalement. Laissez passer l'orage et souvenez-vous que la force morale et spirituelle du christianisme a fini par triompher de la force matérielle des Césars païens.

En vous accommodant pour le mieux des lois qui vous régissent, veillez à développer en vous cette force morale. Ne fréquentez pas trop les parlottes politiques, où on ne fait que besogne inutile et dangereuse, mais écoutez vos aînés et travaillez en silence.

Rappelez-vous que, dans le domaine des choses intellectuelles, l'homme véritablement doué est celui qui établit correctement les rapports entre les faits, qui sait hiérarchiser convenablement ses jugements et qui parvient à exprimer sa pensée telle qu'il l'a conçue sans ni l'amplifier, ni la diminuer. Mais sachez bien que les aptitudes naturelles à elles seules ne signifient que fort peu de chose et qu'il n'y a guère que le travail fourni qui importe. Ne confondez pas l'abondance avec la richesse, la facilité avec le génie, le bruit avec la gloire.

Travaillez pour la civilisation en général et pour le bien du monde. Souvenez-vous que, s'il est vrai que l'intelligence réside en la souplesse de l'esprit, il faut bien se garder sous ce couvert de tomber dans l'irrésolution ou l'indécision, ou de commettre des lâchetés morales ou des compromissions de conscience. Obéissez à la loi morale que vous vous êtes fixée, recherchez l'estime de tous ceux qui ont trouvé le chemin de votre cœur ou à qui vous l'avez ouvert, mais n'accordez qu'une importance plutôt minime à ce qu'on est convenu d'appeler l'opinion publique, dont les appréciations manquent souvent d'impartialité et qui ne sait pas assez se libérer de contingences plutôt égoïstes. Dans votre travail de tous les jours,

ne vous laissez pas décourager par les discours des médisants et des sceptiques. Sachez qu'il y a des cas où une noble émotion peut tenir lieu du génie.

Souvenez-vous qu'en ce monde on peut parvenir au succès, et ceci est vrai dans tous les champs de l'activité humaine sans aucune sorte d'exception, soit en s'appuyant sur les qualités de ses amis et en les cultivant, soit en se servant, comme d'un puissant levier, des turpitudes et des bassesses de ses adversaires, compétiteurs, supérieurs et juges. Je ne sais si cette seconde manière de procéder donne de meilleurs résultats que la première, mais en tout cas il me semble — et c'est du reste bien regrettable — que son emploi est assez répandu. De toutes façons, il convient instamment que vous respectiez la moralité de ceux de vos adversaires qui sont justes, sincères et loyaux. Quant à ceux qui sont déjà pourris et gangrenés et qui ne relèvent que du mépris, c'est une autre question, très grave, que vous résoudrez chacun de votre côté, en demandant conseil dans votre entourage à vos parents et à vos aînés.

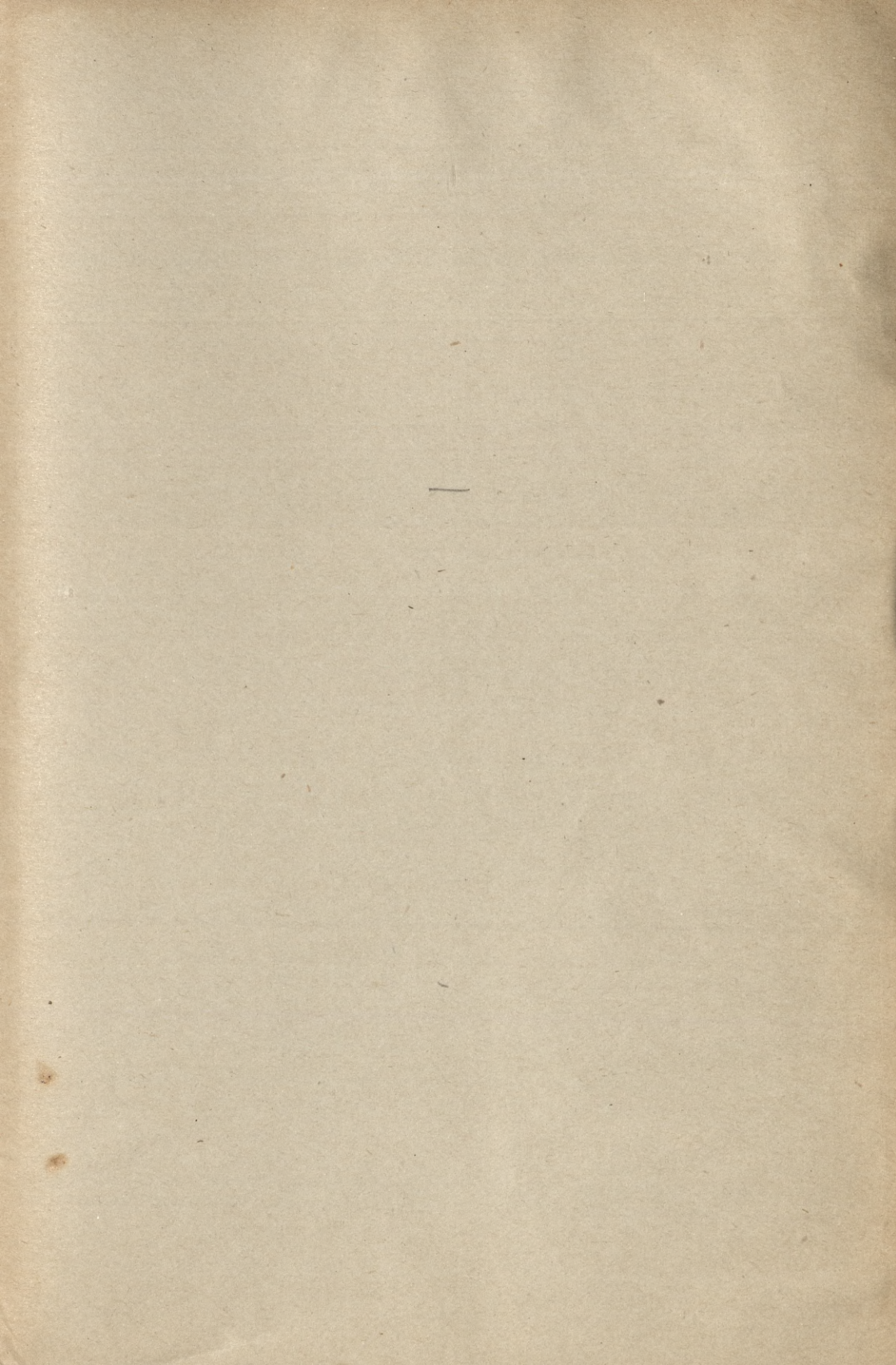
Ne haïssez pas ceux qui vous maltraitent et prenez dans leur culture tout ce qu'il y a de bien. Etudiez et apprenez tout ce qui peut vous aider à vous élever moralement, intellectuellement et économiquement. Soyez prudents, courageux au travail, sobres, tempérants, fidèles. Soyez patients dans la douleur, prêts au sacrifice et sachez pardonner à vos ennemis. Ne perdez jamais l'occasion de défendre un droit, si minime soit-il. Souvenez-vous qu'il y a plus de mérite à bien accomplir sa tâche de chaque jour qu'à faire par hasard une action d'éclat. Incitez votre prochain à commettre de bonnes actions. Respectez la pureté de votre langue, apprenez vos chants nationaux, acharnez-vous à garder vos traditions et vos coutumes. Sachez qu'une victoire remportée sur soi-même, ses passions, ses défauts et ses propres faiblesses, peut devenir le gage de nouvelles victoires et que, suivant l'Évangile, « Dieu a fait les nations guérissables ».

*
**

Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est ; et qui in modico iniquus est, et in majori iniquus est. (St Luc. XVI, 10.)

Ait illi dominus ejus : Euge, serve bone et fidelis, quia super panca fuisti fidelis, super multa te constituam. (St Matthieu, V, 21.)





BIBLIOTEKA KÓRNICKA

232682

DO KORZYSTANIA W CZYTELNI